

LITTERATURE DE QUEBEC

Langue et Identité

Naim Kattan

POUR PRENDRE LA mesure d'une réalité qu'il tente de saisir avant de l'assumer, le romancier du Québec doit inventer un langage et, en s'écartant de la tradition française, prendre le risque de réduire son propos à une attitude, un geste, une prise de position qui l'enferment dans une voie sans issue.

Un des premiers à l'avoir pleinement compris est Réjean Ducharme qui, surtout dans *L'Avalée des avalés*, a cheminé sur la corde raide, dans un jeu de bascule entre le langage et l'identité. Pour inventer un langage qui corresponde à une identité émergeant difficilement de l'ombre, il a inventé un langage ayant souvent, peut être trop souvent, recours à des jeux de mots. Dans sa pièce *Le Cid maghané* Réjean Ducharme met en opposition le langage parlé direct et la langue apprise, littéraire, qui relie à une tradition et à un pays lointain: la France.

Ce dilemme est-il insoluble? Dans un roman très brillant, *D'Amour, P.Q.*, Jacques Godbout en fait le tour. Deux jeunes secrétaires vivent ensemble. L'une d'elle tape à la machine les manuscrits d'un écrivain. Celui-ci écrit dans une langue qui se veut pure, qui est surtout recherchée, ampoulée; la dactylo, directe et spontanée, s'insurge contre l'artifice. Elle corrige le texte et, non satisfaite, rencontre l'auteur, lui insuffle, avec son corps et son langage, un véritable élan de vie. Il écrira désormais sous sa dictée, sous la dictée du réel et du vécu. Faut-il alors écrire dans le langage direct, celui que l'on parle? Mais lequel? Le *joual* pose plus de problèmes qu'il n'en résoud. Le langage parlé est à la fois multiple et éphémère. Il appartient à une classe sociale, à une ville, à un quartier, à un métier, à une génération. Il se transforme constamment. L'écrivain qui en fait usage est toujours dépassé. S'il est véridique, il apparaît plus artificiel, plus tra-

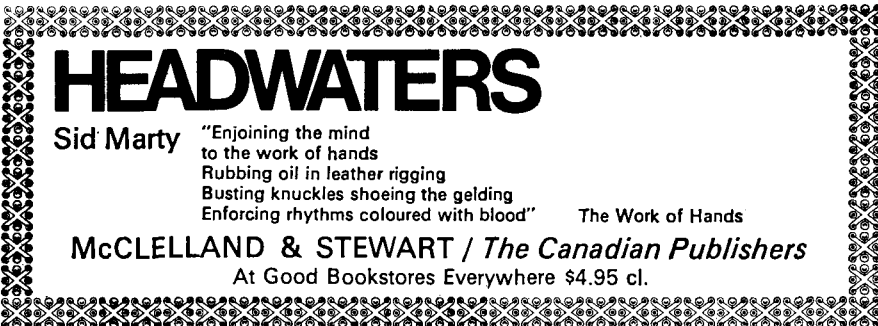
ditionaliste, que celui qui se rattache à une véritable tradition littéraire. Car les oeuvres ne naissent pas uniquement d'un rapport avec la vie, elles naissent également de la littérature. Et en vérité cette langue "jouale" n'est pas un décalque du réel. Pour donner lieu à des oeuvres, elle doit être inventée, elle doit être artificiellement créée.

André Langevin publie un nouveau roman. Il brise un silence de quinze ans. Dans ses précédents romans, il a évoqué le mal de vivre de l'homme qui étouffe dans l'espace où il est obligé de vivre, qu'il s'agisse d'une petite ville minière où d'un Nord de neige et de glace. Dans son nouveau roman *l'Elan d'Amérique*, l'espace physique et l'espace intérieur sont mis face à face. L'espace extérieur n'est pas intériorisé dans la conscience et le personnage qui est constamment en quête d'une identité est toujours en fuite, à la recherche d'un nouvel espace, forcé d'avoir recours à des langues étrangères, qu'il s'agisse de l'anglais ou de l'espagnol.

L'un des personnages est une femme francophone née aux Etats-Unis. Elle y a vécu, elle s'est mariée mais elle est en perte de personnalité. Un autre personnage, un bûcheron fruste, obligé de vivre avec des Anglais, qui le dominent parce qu'ils l'obligent de changer de langue pour gagner sa vie, ne trouve même pas une consolation à côté du véritable indigène, l'Indien qui résiste un peu mieux puisqu'il a une plus grande habitude de la menace qui pèse sur son identité. Leur rencontre de circonstance ne les unit pas car si l'Indien trouve dans la neige et la glace un espace naturel, le québécois cherche une liberté, une épreuve qui confirmerait sinon sa force du moins son existence. Une danseuse péruvienne lui donne le seul cadeau qu'il ait reçu: un amour intense et éphémère. Dès lors cette chaleur qu'elle évoque devient le rappel lancinant d'un espace où il pourrait se mouvoir naturellement; non dans la lutte et la recherche d'une victoire sur une nature hostile, mais dans le bonheur et le bien-être offerts gratuitement, sans contre-partie. *L'Elan d'Amérique*, cet animal sauvage, est finalement vaincu. L'homme et la femme qui ont voulu se mesurer à l'espace perdent la bataille, ils sont vaincus. Ils n'ont gagné ni liberté, ni identité. Ce sont des victimes et leur défaite est en pure perte.

Dans *Un rêve québécois*, Victor-Lévy Beaulieu ne tente pas de réinventer le joual, il emprunte à la langue parlée des mots, des expressions. Dans la recherche d'une adéquation entre le rêve et la réalité psychique de ses personnages, et des mots qu'ils utilisent pour les exprimer, la langue diminuée correspond à une identité tronquée. Le rêve québécois est en réalité un cauchemar. Un homme privé de tout son être tombe dans la folie quand il s'aperçoit de son impuissance

face au réel. Il ne lui reste qu'un ultime recours : son misérable corps qu'il utilise pour torturer sa femme. Sa violence est dérisoire, inutile. Le corps qu'il maltraite, qu'il détruit, ne lui donne même pas la mesure d'un monde extérieur. Sa violence l'enferme dans une prison où il se trouve finalement seul. Il n'a d'autre issue que de se détruire lui-même n'ayant pas trouvé le moyen de sortir de sa coquille. La bataille était perdue d'avance. Aucune identité n'était au bout de la route sauf l'expression de l'impasse, de l'exaspération. Sans doute si une issue semblait possible, la langue aurait été un refuge, une coquille, qui paradoxalement, l'aurait libéré de son ghetto.



HEADWATERS

Sid Marty "Enjoining the mind
to the work of hands
Rubbing oil in leather rigging
Busting knuckles shoeing the gelding
Enforcing rhythms coloured with blood" *The Work of Hands*

McCLELLAND & STEWART / *The Canadian Publishers*
At Good Bookstores Everywhere \$4.95 cl.